

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

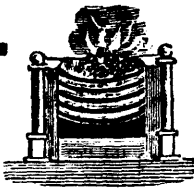
Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GEORGES, (suite;) NAISSANCE, VOYAGES ET AVENTURES D'UNE IDÉE.

GEORGES.

[SUITE.]

V.

GEORGES A THÉRÈSE.

« Aux Charmilles, le 5 juin 18....

« Eh bien ! Thérèse, vous ai-je obéi ? Vous me recommandiez de faire une visite à Mme d'Aire, et me voici installé chez elle, à la campagne, où elle m'a invité pour l'amour de vous. En vérité, mon amie, vous lui avez dit trop de bien de moi ; j'ai peur de rester au-dessous de la bonne opinion qu'elle en a conçue d'après votre correspondance.

« Que vous dirai-je, Thérèse ! je suis content d'être venu ici ; j'y suis bien, j'y suis presque heureux : c'est que j'ai retrouvé tout-à-coup ce qui m'a si cruellement manqué depuis que je vous ai quittée, c'est que je puis me croire en famille dans cette maison.

« J'arrivai lundi dernier aux Charmilles ; il y a juste une semaine aujourd'hui. Figurez-vous un château du temps de François Ier, auquel l'art moderne a ajouté ses distributions élégantes et commodes. Le parc est borné par cette magnifique forêt de Fontainebleau qui a vu passer sous ses arbres séculaires tant de chasses royales, et de tous côtés l'œil se repose sur des masses touffues et verdoyantes, sur des ombrages frais comme ceux de notre Normandie.

« J'étais parti de Paris tourmenté de je ne sais quel malaise, de je ne sais quels absurdes sentiments ; mais à mesure que j'avancais, à mesure que je retrouvais les eaux, les bois, les grands paysages, les lointains horizons, à mesure que je respirais l'air embaumé du printemps, je sentais toutes les amertumes de mon ame se calmer, et une sorte de bien-être succéder à mes tristes agitations. C'est dans cette disposition que je suis arrivé aux Charmilles ; il faisait nuit déjà ; on était encore à la promenade, et il n'y

avait au salon que la comtesse. Mon Dieu, qu'elle a dû être belle ! comme elle est belle encore avec son profil sévère, son teint d'une blancheur mate et ses grands cheveux noirs partagés en bandeaux sur son front d'impératrice ! Vous savez quelle cruelle infirmité la retient toujours assise dans son fauteuil : une chute de cheval, qui l'a rendue si horriblement boîteuse qu'elle ne peut marcher qu'à l'aide d'une béquille.

« Dès qu'on m'eut annoncé, elle renvoya sa demoiselle de compagnie, qui lui faisait une lecture et dit en me tendant la main :—M. de Roqueville, que je vous sais bon gré d'être venu ! c'est pour un peu de temps, je l'espère : Thérèse m'a écrit de vous garder au moins un mois.

« Cet accueil, ces prévenances, m'ont tout de suite mis à l'aise ; je me suis assis près de la comtesse, nous avons parlé de vous ; elle ne m'a rien dit de nos malheurs ; mais j'ai bien compris, à son air, aux inflexions de sa voix, qu'elle y songeait et qu'elle voulait me témoigner la part qu'elle y prenait à force de bienveillance. Au bout d'une demi-heure nous étions comme d'anciens amis. De temps en temps elle regardait la pendule avec inquiétude et me disait :—Mon Dieu ! je ne suis pas tranquille ! ma sœur et quelques dames qui nous font le plaisir de passer cette semaine au château, sont allées se promener à cheval dans la forêt, et je ne les vois pas revenir !

« Enfin, un tumulte joyeux et le pas des chevaux annonça le retour de la cavalcade. Presqu'aussitôt Mlle Hélène entra suivie de ces dames et vint embrasser sa sœur d'un air presque craintif. La comtesse était redevenu grave, elle me jeta un petit coup-d'œil, comme pour me dire : je vais gronder cette enfant ; puis elle s'écria.— Mon Dieu ! Hélène, que vous m'avez causé de souci ! est-il possible que vous soyez aussi folle ! je suis sûre que vous avez voulu mener ces dames jusqu'au rocher des Deux-Sœurs ?

« Mlle Hélène avait détaché son chapeau, et ses cheveux blonds tombaient en désordre le long de ses joues animées par l'émotion et la rapidité de la course ; elle avait en ce moment un petit air mutin et embarrassé, l'air d'un enfant qui craint d'être grondé et qui veut pourtant faire à sa tête.

—Ah ! je ne pensais pas que le rocher des Deux-Sœurs fût si loin, répondit-elle en se rapprochant de la comtesse, et en lui présentant ses belles joues toutes moites ; si tu savais, Régine, comme nous sommes fatiguées !

—Méchante enfant ! dit Mme d'Aire avec un sourire, puis elle me présenta à sa sœur. Mlle d'Entrevaux m'adressa quelques paroles gracieuses et disparut avec ces dames pour aller faire une autre toilette ; je me trouvai de nouveau seul avec la comtesse.

—Elle est le bonheur, l'espoir de ma vie ! me dit Mme d'Aire en suivant sa sœur du regard ; je n'ai plus qu'elle au monde ! Oh ! si elle n'était pas heureuse !

—Ceci fut dit d'un ton si plaintif et si doux, que je me sentis ému jusques au fond de l'âme. En effet, cette pauvre femme, infirme, toujours malade, n'a plus d'autre bonheur, d'autre avenir que celui de sa sœur.

—Eh ! que pouvez-vous craindre ? lui dis-je ; Mlle Hélène entre dans la vie avec toutes les chances de bonheur ; vous la donnerez à un homme digne d'elle.

—C'est elle qui le choisira, me répondit Mme d'Aire en hochant la tête, Dieu fasse qu'elle ne se trompe pas !

—Au bout d'un quart d'heure ces dames revinrent ; Mlle Hélène avait mis une robe de mousseline blanche et des nœuds bleus dans ses cheveux ; cette simple toilette allait bien à sa figure gracieuse, presque enfantine. Elle n'est pas belle comme sa sœur, elle n'est pas même régulièrement joie, mais il y a en elle un certain charme que la comtesse n'a jamais dû avoir. Sa taille est petite, frêle et déliée, ses cheveux d'un blond doux forment un charmant contraste avec ses sourcils élevés, et hardiment dessinés sur son front large et pur ; elle a des mains admirables, longues, blanches, transparentes, des mains de madone, et une grâce exquise dans sa façon de marcher, de s'asseoir, de se relever. Sa physionomie est vive, enjouée ; on voit bien que les larmes n'ont jamais voilé ce regard si naïf et si doux ; et il y a en elle comme une plénitude d'existence et de félicité ; elle jouit de ses avantages sans y penser, elle se laisse aller à la vie que le ciel lui a faite si belle ; elle est heureuse. Cela fait du bien, Thérèse, de reposer ainsi sa vue sur un être si pur et si charmant, sur cette vivante image du bonheur.

— Cette première soirée s'écoula pour moi sans en famille, bien que je visse pour la première fois le monde qui m'entourait. On fit de la musique, puis une lecture. Les dames que Mme d'Aire a réunies aux Charmilles appartiennent à

la société élégante et aristocratique du faubourg Saint-Germain ; elles ont toutes ce charme, cette grâce aisée et naturelle qu'on ne trouve que dans un certain monde. Quant aux hommes, je ne vous en parle pas ; ils ne sont que deux : un vieux chevalier de Malte, sans cesse à l'affût de quelqu'un qui veuille faire sa partie de piquet, pour laquelle ces dames se dévouent tour à tour, et un grand jeune homme insignifiant, qui est tout le jour à la chasse, et parle plus souvent à Lara qu'à qui que ce soit.

— Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai repris les travaux dont je m'occupe à Paris ; Mme d'Aire l'a exigé ; elle veut, dit-elle, que je sois ici comme chez moi. Hélas !... J'ai donc étalé mes papiers, mes livres de droit, et j'étudie comme dans ma chambre de la rue des Maçons-Sorbonne ; mais quelle différence ! quel contraste ! Ici j'ai du courage, et ma tâche me semble aisée. Après ces heures d'application et de travail, de douces distractions m'attendent. Je descends au salon ; Mme d'Aire me fait venir près de son fauteuil, et s'informe de mes occupations de la journée ; Mlle Hélène me fait part des projets qu'on a pour la soirée ; je retrouve presque mon heureuse vie d'autrefois, quand j'étais à Roqueville, entre mon père et vous, Thérèse.

— Parfois je sors seul pour faire une courte promenade. Il y a dans les jardins un espalier couvert de treilles qui ressemble à cet endroit qu'on avait nommé le Préau de M. le Marquis. C'est là que j'aime à venir m'asseoir le matin quand on n'est pas encore levé au château. La fenêtre de ma chambre s'ouvre de ce côté, sur une petite terrasse qui a l'apparence d'un reste de fortifications. Cette partie des bâtiments est la plus pittoresque et la plus ancienne. Une tour octogone, surmontée d'un toit d'ardoises en coupe l'angle, et s'avance parallèlement à la terrasse dont elle est séparée par une espèce d'abyme au fond duquel croissent des broussailles. Un lierre étend ses rameaux tenaces sur les pierres rongées, et rampe jusqu'à l'ogive d'une fenêtre appuyée sur un léger balcon.

— Un matin que j'étais assis sous le mur de la terrasse, à l'ombre des vignes qui commencent à déplier leurs pampres, j'aperçus avec quelque surprise une figure svelte qui s'avançait le long du jardin ; c'était Hélène. Elle vint à moi.

— Déjà levé, Monsieur ! me dit-elle, avec son air gracieux et riant ; comme vous êtes matinal ! On voit bien que vous avez long-temps habité la campagne.

— C'était la première fois qu'elle semblait connaître ma situation passée et s'en souvenir ; ap-

paremment elle eut regret de me l'avoir rappelée ; car tout de suite elle ajouta :

—“ N'est-ce pas que c'est un grand bonheur de vivre à la campagne ? pour moi, je ne suis jamais si heureuse qu'ici ; je voudrais y rester toujours

—“ Même en hiver, Mademoiselle, lui dis-je d'un air un peu incrédule, même lorsqu'il n'y a plus ni fleurs, ni feuillages, que la terre est couverte de neige et que Paris est si beau, que les bals sont si brillants ?

—“ Le bal, répondit-elle avec une sorte d'émotion, oui ! c'est beau ! Mais cette musique, ces lumières, ce tumulte, ces parfums, tout cela fatigue et trouble l'esprit. On en revient la tête agitée, malade... Non, je n'aime plus le bal !

“ Certainement, il y avait une arrière-pensée sous ces paroles ; laquelle ? je ne pus le deviner. Hélène fit quelques pas et reprit en levant la vue :

—“ N'est-ce pas que l'aspect du château est tout-à-fait romantique de ce côté ? Cette tour est fort ancienne ; on assure qu'elle est du temps de Saint-Louis. Ne vous semble-t-il pas, à voir ses sombres murailles, ses antiques fenêtres et ses vitrières de plomb, qu'elle n'est habitée que par des chauves-souris, et que les araignées y filent en paix depuis des siècles ? Eh bien ! pas du tout ; ces vieux murs renferment au contraire la pièce la mieux ornée, la plus riche du château ; c'est là qu'est la bibliothèque. Vous n'y êtes pas encore allé, peut-être ? aujourd'hui il faut y monter

—“ Sans doute, mademoiselle, c'est un lieu de prédilection pour vous ? lui dis-je.

—Eh ! eh ! pas trop, me répondit-elle en riant, il n'y a que des livres sérieux, et ma sœur dit que je n'aime que les ouvrages frivoles. C'est vrai, pourtant !

“ Après le déjeuner, je montai à la bibliothèque ; c'est une vaste pièce, décorée avec un luxe sévère ; au fond il y a une seconde pièce, un charmant boudoir, dont la fenêtre s'ouvre précisément à la hauteur du parapet de la terrasse ; on pourrait se parler face à face d'un endroit à l'autre, et presque se donner la main ; il y aurait cependant un abîme entre les deux intérieurs, une profondeur de vingt toises entre deux murs parallèles, au pied desquels des ronces épineuses rampent entre les pierres.

“ Le même jour, nous avons fait une promenade à pied dans le parc ; je donnais le bras à Mme Dubourjas, une vieille femme spirituelle, quelque peu frondeuse, et qui s'est établie dans tous les privilèges de ses soixante ans. Elle

m'a pris en amitié, et m'appelle en riant son cher fils. Tandis que nous marchions tout doucement le long des allées, et qu'Hélène, suivie de Lara qui bondissait autour d'elle, courait légèrement à travers les arbres, Mme Dubourjas la suivit du regard, et dit avec un soupir :

—“ Enfant ! comme elle est heureuse !

—“ Est-ce qu'il vous semble, Madame, qu'elle ne doit pas l'être toujours ? m'écriai-je, frappé de l'expression avec laquelle Mme Dubourjas avait dit de ces paroles.

“ Non, me répondit-elle ; Mme d'Aire, qui est si parfaitement sage et raisonnable en toutes choses, se trompe dans l'une des plus importantes questions de la vie ; elle veut que sa sœur choisisse elle-même l'homme qu'elle épousera. Eh bien ! je suis sûre qu'Hélène fera un mauvais choix.

—“ Mais pour quels motifs pressentez-vous cela ? Madame ! lui demandai-je.

—“ Parce qu'Hélène a une tête vive, un cœur tendre et un caractère imprudent, me répondit-elle ; Dieu fasse que je me trompe !

“ Certainement elle se trompe ; Hélène est d'une vivacité si enjouée, d'une si douce gaieté. Je suis sûr qu'aucun homme n'a fait palpiter encore ce cœur fier, ingénu, plus capable peut-être de sentiments paisibles et doux, que de passions profondes. Non, non, elle n'aime, elle n'a jamais aimé personne ; cela se voit dans son sourire, dans la sérénité divine de son regard !

“ Vous allez dire que j'aime cette jeune fille, n'est-ce pas Thérèse ? Non ; non, je vous le jure ! Son aspect ne me fait pas tressaillir ; son absence ne me laisse pas plongé dans un douloureux ennui. Loin d'elle, je m'occupe, je pense à vous, à mon père, hélas ! Et quand je la revois, mon cœur reste tranquille, je n'éprouve rien qu'une intime et douce satisfaction.

“ Hier, Mme d'Aire m'a annoncé qu'elle attendait de nouvelles visites ; notre cercle va devenir plus nombreux et peut-être moins intime. Cette idée m'a un moment attristé : j'ai senti une frayeur égoïste en songeant à ces nouveaux venus, qui vont rompre peut-être ces habitudes de douce familiarité, si promptement formées. Mais j'avais tort ; Mme d'Aire est si bonne, si affectueuse pour moi ! Et sa sœur ! Oh ! elle a aussi pour moi de l'amitié j'en suis sûr !

“ Lara est heureux ici, il y a fait connaissance avec tout le monde ; si vous saviez comme Hélène le caresse ! Mon pauvre Lara !

“ Adieu, Thérèse, je suis encore aux Charmilles pour un mois ; Mme d'Aire en a exigé la promesse hier soir ; avec quelle joie je la lui ai faite ! Je suis si bien ici ! je ne veux pas sou-

à l'avenir : n'est-ce pas, Thérèse, qu'il est sage de vivre ainsi au jour le jour, de suivre son chemin au soleil sans regarder les nuages qui barrent l'horizon ?”

—Voilà qui est fini, mon pauvre Lara, dit Georges en cachetant sa lettre ; il est de bonne heure, nous avons encore le temps de faire un tour de promenade avant le déjeuner.

Ils descendirent ensemble dans une partie du parc ombragée par des taillis qui formaient un profond labyrinthe coupé par des bouquets de pin. Tout-à-coup Lara bondit, courut en avant, et revint vers son maître en aboyant.

—Qu'est-ce ? dit Georges, étonné.

Au même instant il aperçut Hélène arrêtée au milieu du sentier, une lettre à la main, le visage pâle et couvert de larmes.

—C'est vous, Mademoiselle ! s'écria Georges, et vous pleurez !

—Ce n'est rien, dit-elle en essayant de sourire ; mon Dieu ! qui n'a pas ses peines ! J'ai les miennes, Monsieur Georges ; mais elles passeront. . . .

Puis, posant sa main sur le bras du jeune homme qui la regardait avec un douloureux étonnement, elle ajouta :

—Il faut que tout le monde les ignore ; vous ne direz pas que vous m'avez vue pleurer, Monsieur Georges, vous ne le direz ni à ma sœur, ni à personne au monde ! . . .

VI.

IN CŒUR DE JEUNE FILLE.

Georges rentra au château, triste et l'esprit préoccupé. Ce qu'il venait de voir bouleversait tout ses idées sur Hélène. Pourquoi pleurait-elle ? De qui était cette lettre qu'elle était allée lire loin de tous les regards ? que cachait-elle donc à sa sœur, à tout le monde ? Était-ce un amant qui avait osé lui écrire ? Mais n'était-elle pas libre de faire un choix, de l'avouer hautement ? Et alors pourquoi ce mystère, ces larmes ? L'imagination de Georges s'épuisait en suppositions et en conjectures. Il ne pouvait chasser cette pensée, cette image, et il aurait donné tout au monde pour avoir quelque droit à la confiance d'Hélène, pour pouvoir lui demander quelle peine cachée troublait sa vie en apparence si tranquille, si heureuse. Il ne revit Mlle d'Entrevaux qu'au dîner ; elle était redevenue calme et contente, et si elle avait quelque chagrin au fond du cœur personne ne put le soupçonner.

Il faisait mauvais temps le soir ; un vent d'orage amoncelait de sombres nuées, le tonnerre grondait dans l'éloignement, et les hirondelles assaient la terre de leurs grandes ailes noires,

—Quel temps ! dit Mme d'Aire en faisant fermer les fenêtres ; j'attendais du monde ce soir ; mais les pauvres voyageurs feront bien de s'arrêter en route.

—Vous attendiez la famille de Rambert, dit la vieille Mme Dubourjas ; ils sont gens à arriver par eau aussi bien que par terre.

—J'attendais aussi Mme de Malvalat et son fils, reprit la comtesse en observant la physionomie de sa sœur.

A ce nom Hélène baissa la tête sur le métier à tapisserie devant lequel elle venait de s'asseoir, et se mit à travailler avec application ; mais sous les longues boucles de sa chevelure on pouvait apercevoir la rougeur brûlante de ses joues et l'émotion de son regard. Ce trouble n'échappa point à Mme d'Aire et confirma des soupçons qu'elle avait déjà conçus. Elle en ressentit une grande joie.

—Je n'espérais pas si tôt la visite de Mme de Malvalat, reprit-elle en s'adressant à Mme Dubourjas ; elle devait d'abord aller à Plombières ; ce n'est que ce matin que j'ai eu sa lettre.

—Son fils l'aura détournée d'aller aux eaux, répondit Mme Dubourjas avec un sourire ; tout le monde en sera bien aise ici.

—Certainement ! dit la comtesse avec vivacité.

Georges comprit vaguement qu'il s'agissait de quelque projet de mariage, et tout-à-coup il devint triste.

—Est-ce que c'est pour cela qu'elle pleurait ce matin ? pensa-t-il, et cette idée le consola un peu.

Un quart d'heure après on entendit venir une voiture dans l'avenue ; Hélène distingua la première le bruit des roues qui glissaient sur le sable humide comme sur un tapis, et elle se retira brusquement dans l'ombre d'une fenêtre. Au bout d'un moment on annonça Mme la baronne de Malvalat et son fils, M. Albert de Malvalat. La comtesse les reçut avec une politesse-empressee plutôt qu'affectueuse ; le pauvre Georges en fit la remarque avec une sorte de joie ; il sentit que l'accueil qu'on lui avait fait à lui était plus amical et plus intime.

La baronne de Malvalat était une grande femme sèche, tout d'une pièce, et qui, comme Mme Dubourjas, avait franchement arboré ses soixante ans. En renonçant à toute prétention pour elle-même, en s'effaçant pour ainsi dire du monde, elle s'était mise à l'ombre de son fils, comme pour se continuer en lui. Jamais femme ne mit tant d'ostentation dans son amour maternel, et ne tira si grand parti de sa position de mère de famille. Depuis qu'elle était arrivée à

l'âge de cinquante ans, elle avait renoncé à faire valoir son esprit, ses talents et les ruines de sa beauté ; elle ne s'était plus préoccupée que de son fils, et elle s'était posée dans le monde comme le modèle des bonnes mères. Ceux qui la connaissent bien savaient à quoi s'en tenir sur ces exagérations ; mais, en général, on la citait comme un exemple fort touchant de dévouement et de tendresse maternelle. En effet, elle ne faisait plus aucun frais pour son propre compte ; elle s'occupait sans relâche des intérêts, des succès de son fils ; mais elle ne s'en serait peut-être pas tant soucée si elle avait su comment employer autrement son temps et son activité. Souvent Albert de Malvalat avait trouvé que ces soins, ces démonstrations excessives, tournaient à la persécution, et il aurait autant aimé que sa mère ne s'occupât point exclusivement de lui. Depuis long-temps l'idée fixe de la baronne était le mariage de son fils ; et Dieu sait toute la peine qu'elle s'était déjà donnée lorsqu'elle vint aux Charnières avec l'arrière-pensée de lui faire épouser Mlle d'Entrevaux !

Albert de Malvalat était un jeune homme régulièrement beau, fin et spirituel, d'une nature froide et d'une tenue parfaite, il passait pour savoir tirer très-habilement parti de ses avantages, et pour avoir eu de grands succès près des femmes.

Hélène quitta la fenêtre où elle s'était réfugiée et vint recevoir Mme de Malvalat : elle avait un air timide, presque embarrassé, et elle rougit beaucoup lorsque Albert lui adressa la parole ; mais bientôt cette première impression se dissipa, elle se remit de son trouble et redevint vive, gaie, radieuse.

Georges était allé s'asseoir derrière le fauteuil de Mme Dubourjas.

—Eh bien ! lui dit-elle tout bas en souriant, avez-vous vu ? Devinez-vous ?

—Non, Madame, en vérité, rien du tout, répondit-il d'un voix altérée.

—Mon Dieu ! tout le monde déjà se doute de cela ici : M. de Malvalat est un prétendant : il a, je crois, de belles chances ; ce serait un mariage convenable.

Georges hochait la tête en signe d'assentiment et tâcha de sourire.

—Ce temps à l'orage m'agace les nerfs, continua la vieille dame, on étouffe ici ! mon cher fils, voulez-vous me donner le bras pour faire un tour dans la galerie.

Quand ils se furent éloignés, Mme Dubourjas se retourna et regarda dans le salon à travers la porte à deux battants qui était restée ouverte.

—M. de Malvalat me plaît assez, reprit-elle, c'est un galant homme, fort bien posé dans le

monde ; Hélène aurait pu choisir plus mal.

—Vous croyez qu'elle l'aime ? dit Georges, en examinant M. de Malvalat avec une pénible curiosité.

Je n'en sais rien. Il avait été question de ce mariage, au commencement de l'hiver ; M. de Malvalat voyageait alors ; ce fut sa mère qui y songea pour lui. Elle avait connu autrefois la famille d'Aire et elle vint voir la comtesse pour commencer l'affaire ; c'est une femme qui prend toujours les choses de loin. Il me parut d'abord que toutes ses peines n'aboutiraient à rien. Dans ce temps-là, j'avais peur qu'Hélène ne voulût faire un autre mariage.

—Un autre mariage, qui s'est rompu ? demanda Georges.

—Non, non, les choses n'étaient pas si avancées. Il s'agissait tout simplement d'un commencement d'inclination. Cela n'a pas eu de suite.

—Ah ! dit Georges avec une espèce de sourire, c'était un premier amour.

—Une folie, un caprice de jeune fille. C'est l'hiver dernier que Mlle d'Entrevaux a paru pour la première fois dans le monde, au bal chez Mme d'Allurville, il se trouva là un homme d'une très-belle figure, d'assez gauches manières, et sentant fort sa province, qui s'éprit subitement d'Hélène. C'était le premier homme qui osait parler d'amour à cette enfant, et il parut lui plaire. La comtesse, avec son système de libre choix, de mariage d'inclination, n'essaya point de rompre cela. Elle laissa aller les choses ; M. de Bearn fut présenté chez elle.

—M. de Bearn ! s'écria Georges, cet homme s'appelait M. de Bearn ?

—Oui, est-ce que vous le connaissez ?

—Fort peu, Madame, répondit froidement Georges.

—Et qui est immensément riche, reprit Mme Dubourjas ; son nom est assez beau ; pourtant il a l'air d'un parvenu. Il vint donc chez la comtesse ; il n'était question encore d'aucune proposition de mariage ; mais je m'y attendais. Sur ces entrefaites on partit pour la campagne, et, quelques jours après son arrivée aux Charnières, Mme d'Aire nous donna une fête magnifique. M. de Bearn y fut invité, il a passé trois ou quatre jours ici. Mme de Malvalat y était aussi avec son fils. Je ne saurais vous dire, ni m'expliquer à moi-même ce qui est arrivé alors. Le fait est qu'Hélène s'aperçut subitement que M. de Bearn avait des manières assez vulgaires, un esprit court, un caractère violent, et qu'il était horriblement joueur. Cette découverte venait à temps. De son côté, M. de Malvalat fut fort embarrassé ; la comparaison lui était favo-

rablo, que vous dirai-je ! Quand il reprit le même jour que M. de Bearn les rôles étaient entièrement changés, aussi lui seul est revenu.

—Et Mme d'Aire n'avait encore pris aucun renseignement sur les antécédents et la famille de ce M. de Bearn ? demanda Georges.

—Non. Elle attendait une première proposition, et comme elle n'a pas eu lieu... Au fait, cet homme semblait tomber des nues ; mais comme il avait un très-grand train, on lui accordait sans examen cette espèce de considération qui accompagne les gens riches.

En ce moment la comtesse appela Georges et faisant approcher aussi M. de Malvalat, elle les présenta l'un à l'autre.

—Messieurs, leur dit-elle, mon garde-chasse assure qu'après les pluies d'orage, on trouve du gibier dans les taillis, vous pourrez chasser ensemble demain.

—Avec grand plaisir, dit M. de Malvalat ; j'ai amené mon Stop, un chien de race anglaise ; il n'a pas son pareil en France.

—Monsieur, vous n'avez pas vu le chien de M. de Roqueville, le beau Lara, dit Hélène en souriant ; c'est le frère jumeau de votre Stop.

Georges fut touché de cette simple remarque, comme d'une grande faveur ; il se trouva presque heureux en voyant que Mlle d'Entrevaux prenait la peine de faire valoir que'que chose qui lui appartenait.

Le soir cependant il était bien triste en entrant dans sa chambre. Le temps s'était rasserené, un vent léger avait balayé les nuages, et tout présageait pour le lendemain une magnifique journée. Georges visita avec soin le léger fusil dont il venait de démonter les deux batteries, et arrangea tout son attirail de chasse. Lara suivait tous ses mouvements d'un œil intelligent ; il comprenait bien tous ces préparatifs. Déjà au lieu de se coucher, comme à l'ordinaire, devant le lit de son maître, il était allé, des guêtres étendues devant la fenêtre aux souliers de chasse qu'il avait flairés ; puis, heureux et impatient de partir, il était revenu vers Georges en bondissant.

—Oui, mon bon Lara, nous allons chasser encore ensemble comme à Roqueville, dit Georges, avec un long soupir.

Le chien s'élança vers la porte.

—Pas encore, Lara ; demain ! s'écria Georges en souriant ; il faut attendre le jour, mon pauvre chien ; nous partirons à l'aube ; tu vas te croire encore à Roqueville.

Il s'assit, appuya sa tête sur ses mains, et répéta d'une voix plus basse : Roqueville ! Jamais il ne prononçait ce mot sans qu'un souvenir vif et soudain, un regret douloureux, fissent trembliller son cœur. Les préparatifs qu'il venait de faire lui avaient rapelés les chasses d'autrefois, les coups heureux, les retours triomphants, les récits du soir après ces rudes journées, dont on oubliait, autour de la table, la fatigue et les saisissantes émotions ; mais c'en était fait, il avait quitté pour toujours Roqueville, les beaux taillis, les bois bien connus, les vastes champs de luzerne, dernier espoir, dernière ressource d'une journée de chasse malheureuse, et d'autres maîtres foulaient insolemment le domaine de sa famille. Il songea à Gaston de Bearn, à ce que lui avait raconté Mme Dubourjais.

—Ah ! dit-il avec une sombre indignation, ce mariage ne se serait pas fait ! Hélène aurait appris à temps ce que c'est qu'un Roqueville. Bearn ! Puis sa pensée revint sur ce qui s'était passé dans la soirée, sur M. de Malvalat, ce beau jeune homme si élégant, si fier, qu'Hélène préférerait, qu'elle allait épouser sans doute.

—Mon Dieu ! murmura-t-il avec un inexprimable serrement de cœur, il est digne d'elle, rien ne s'oppose à leur union, à leur bonheur.... Ce mariage se fera bientôt peut-être ; mais je n'en serai pas témoin !

Le lendemain Georges et M. de Malvalat chassèrent ensemble jusqu'au soir ; la journée fut des plus malheureuses ; ils ne rapportèrent qu'une vieille perdrix, que Lara avait fait lever au retour, presque sous les murs du château.

—J'étais bien inquiète, mon Albert, dit Mme de Malvalat, en allant au-devant de son fils ; il arrive tant de malheurs à la chasse ! Pourquoi revenir si tard ? Tout le monde était en peine de vous ici.

—Tout le monde ? Je ne le crois pas, ma mère, répondit-il, presque avec humeur ; vous exagérez fort l'intérêt qu'on veut bien prendre à moi.—N'est-ce pas, Monsieur de Roqueville, que notre absence ne doit avoir causé un grand souci à personne ?

—Vous ne savez pas tirer parti de votre position, dit Mme de Malvalat, en suivant Albert dans sa chambre. Hélène a été triste et préoccupée tout le jour ; je suis sûre que vous allez la retrouver au salon, animée, contente ; c'est votre présence qui produit cet effet là.

—Vous croyez donc que je réussis, ma mère dit M. de Malvalat avec satisfaction ?

—Oui, mon fils, vous épouserez Mlle d'Entrevaux ; tout ceci ne peut pas avoir d'autre fin.

—Elle est charmante ! dit Albert, comme en se parlant à lui-même, c'est le plus grand parti que je puisse raisonnablement espérer ; et puis, il me semble que je l'aime !..

Il descendit au salon sous cette impression ; elle le rendit plus empressé, plus aimable peut-être. Hélène recevait ses soins avec une grâce encourageante ; personne ne doua plus qu'elle le préférerait. Pendant toute cette soirée, Georges souffrit les lentes tortures d'une douleur vague, d'un abattement mortel, d'une irritation sourde et poignante, dont il n'osait presque s'avouer à lui-même le motif ; il était jaloux, jaloux sans droit, sans raison, sans excuse. Cette journée, passée à la chasse, seul avec M. de Malvalat, le lui avait fait connaître jusqu'à un certain point ; il était forcé de s'avouer que c'était un homme distingué sous plusieurs rapports, et qu'il était fort digne d'être aimé.

Mme d'Aire, qui s'aperçut de la préoccupation qu'il ne pouvait dissimuler, malgré ses efforts, l'appela et lui dit doucement :

—Qu'avez-vous donc, M. le comte ?—C'était ainsi qu'elle lui parlait depuis la veille, sans doute pour le mettre de niveau avec M. de Malvalat qui n'avait que le titre de baron.—Le souvenir de votre chasse vous humilie.

—Un peu, Madame, répondit-il en essayant de sourire ; mais je prendrai ma revanche un autre jour.

Personne ne devina la situation de son cœur, il eut du moins la force de dissimuler ses souffrances ; mais le soir quand il se retrouva seul et qu'il regarda au fond de son cœur, il fut épouvanté de ce qu'il y trouva de désespoir et de passion.

—Elle l'aime, se dit-il, avec une sombre jalousie ! elle l'aime, elle sera à lui ! Oh ! pourquoi suis-je venu ici, pauvre insensé !.. Pourquoi l'ai-je vue !.. pourquoi me suis-je si vite habitué à cette douce intimité, à cette vie de famille au milieu de laquelle un autre devait venir prendre la meilleure place, sa place auprès d'Hélène ! car elle l'aime, mon Dieu ! elle l'aime !

Puis il songea encore à cette rencontre de la veille, dans l'endroit le plus retiré du parc, à cette lettre, à ces larmes qu'il avait surprises.

—Elle l'aime, pensa-t-il, elle en est aimée ; leur bonheur semble prochain ; et pourtant elle pleure en secret ; pourtant elle cache quelque chose à sa sœur, à tout le monde ! Quelle peine a pu la frapper, grand Dieu ? Y aurait-il donc quelque obstacle que personne ne connaît à ce mariage et craindrait-elle de ne pas pouvoir épouser M. de Malvalat !

VII.

GASTON DE BEARN.

—A quoi rêvez-vous donc, mon cher fils ? dit Mme Dubourjas en glissant sa main sèche sous le bras de Georges, qui se promenait seul dans une allée solitaire du parc. Il tressaillit, et répondit d'une voix altérée :

—Je pensais à des êtres qui me sont bien chers et dont je suis séparé ; je pensais au bonheur de les revoir un jour ; je pensais à leur affection. la seule qui console ma triste vie....

—Allons ! allons ! ne nous attendrissons pas interrompit la vieille femme en lui serrant la main, vous avez des peines ? On a toujours des peines quand on est jeune : heureusement on a aussi la force de les supporter et les moyens de s'en distraire. Il faut vous distraire, mon cher fils ; vous travaillez trop d'abord.

—Je n'ai rien fait depuis quatre ou cinq jours.

—Alors à quoi passez-vous votre temps quand vous vous enfermez dans votre chambre depuis le déjeuner jusqu'à l'heure du dîner ?

—Vraiment, je ne saurais le dire, répondit-il tristement ; j'ai toujours la volonté de faire quelque chose ; mais mon esprit paresseux et lent ne peut s'arrêter à rien. Enfin ! cela passera !—Puis il ajouta d'une voix plus tranquille :—Eh ! bien, où en sont les projets de mariage ?

—Je vais vous le dire en confidence, répondit Madame Dubourjas : Hier, la comtesse a parlé à sa sœur.—Ma chère enfant, lui a-t-elle dit, M. de Malvalat va, je pense, me demander ta main ; il faut me dire ce que je dois lui répondre. Alors Hélène s'est jetée dans ses bras tout en larmes.—Je sais que M. Malvalat m'aime, et je crois que je l'aime aussi, lui a-t-elle répondu....

—Ah ! elle a dit cela ! murmura Georges avec une espèce de frisson.

—Oui, reprit Mme Dubourjas ; mais elle a tout de suite ajouté.—Je ne puis cependant m'engager encore ; je voudrais attendre. —M. de Malvalat se contentera d'une promesse, a dit alors la comtesse ; nous pouvons la lui faire puisque tu es décidée en sa faveur.—Eh bien ! dans quelques jours, il l'aura, je la lui ferai, a répondu Hélène ; là-dessus elle s'est retirée.

La comtesse a fait part aussitôt de cette réponse à Mme de Malvalat, qui en a pleuré de joie ; tout le monde est content, radieux ; et je suis sûre qu'avant la fin de l'été nous verrons de belles noces !

—Je ne pourrai pas y assister, dit froidement Georges ; à cette époque, je serai en Normandie, près de mon père.

—C'est dommage ! s'écria Mme Dubourjas ; et comme elle s'aperçut que Georges retombait dans sa tristesse, elle ajouta : —Allons, rentrons au château, beau ténébreux ! Ces dames sont au salon, et tiennent tête tour-à-tour au chevalier, qui en est à sa onzième partie de piquet, depuis ce matin ; c'est divertissant ! vous vous égayerez un peu.

Georges se laissa emmener ; tout le monde était réuni au salon, près de la table de jeu. Hélène travaillait assise un peu à l'écart devant son métier de tapisserie ; M. de Malvalat, debout à son côté, faisait avec elle une conversation dont il n'eût pas été facile de suivre le fil, tant elle était voilée d'allusions, coupée d'exclamations et de soupirs ; c'était de la passion spirituelle et raffinée.

Georges s'assit derrière le chevalier, et eut l'air de prendre le plus grand intérêt à son jeu ; cela lui donnait du moins une contenance.

On n'attendait personne ce jour-là ; mais tout-à-coup le battant de la porte s'ouvrit, et un valet annonça à haute voix : M. de Bearn !

A ce nom, il y eut un moment de silence. M. de Bearn s'avança l'air aisé, la tête haute, et vint saluer la comtesse, qui le reçut avec une politesse assez froide et pleine d'étonnement. Georges avait tressailli intérieurement ; une soudaine pâleur s'était répandue sur ses traits ; mais il ne fit aucun mouvement. Une minute après, il leva la vue sur Hélène ; elle était accoudée sur son métier, froide et pâle aussi comme une statue de marbre. M. de Bearn la regarda d'abord ; puis, d'un coup d'œil il parcourut l'assemblée, et ses yeux rencontrèrent ceux de Georges. Alors il rougit légèrement ; mais ce premier mouvement de trouble et peut-être de crainte, ne dura qu'une minute.

—Madame, dit-il à la comtesse, je suis depuis quelques jours à Fontainebleau, et je n'ai pas voulu repartir sans vous faire ma visite. Le temps est magnifique pour la chasse ; j'ai chassé hier dans la forêt et abattu beaucoup de gibier.

—Ces messieurs ont chassé aussi, dit Mme d'Aire ; mais leur journée n'a pas été heureuse.

—Ah ! dit M. de Bearn en regardant le baron de Malvalat, c'est qu'il ne suffit pas d'avoir un fusil sur l'épaule et un chein devant soi pour être chasseur ; il y a des gens qui s'en vantent et qui, dans toute une saison, ne tueraient pas de quoi faire une brochette.

—Sans doute, Monsieur, vous êtes un très-grand chasseur ? se hâta de dire Mme d'Aire.

—Eh ! eh ! Madame, je ne suis pas un Saint-Hubert ; mais je ne tire pas mal un coup de fusil.

—Que tout cela est spirituel et bien dit ! murmura Mme Dubourjas.

Pendant cette conversation Georges avait passé dans la salle de billard qui précédait le salon, et, debout devant une fenêtre ouverte, il regardait machinalement dehors. La vue de Gaston de Bearn avait fait bouillonner son sang et pâlir son visage. Il tâchait de reprendre un peu de calme et de sang-froid, pour reparaître au salon.

M. de Bearn s'était levé ; il se rapprocha d'Hélène et regarda familièrement l'ouvrage dont elle était occupée.

—C'est admirable ! dit-il, Mademoiselle, vous avez une adresse et une patience ! je croyais qu'on ne travaillait comme cela que dans les couvents.

—Nous vivons un peu ici comme des recluses, répondit Hélène sans lever la vue ; ma sœur ne sort jamais ; je suis presque toujours près d'elle, nous avons le temps de travailler beaucoup.

—Au milieu de tant de distractions ? dit M. de Bearn d'un air d'incrédulité railleuse ; mais il me semble que le monde dont vous êtes entourée ne doit pas vous laisser un moment de loisir.

—Décidément cet homme est en train de dire des impertinences, murmura encore Mme Dubourjas ; mais que vient-il faire ici ?

M. de Bearn resta appuyé au dossier de la chaise d'Hélène, et redressant sa haute taille il promena autour de lui un regard froid et assuré.

Cette figure faisait contraste avec celle de M. de Malvalat. Bien que Gaston de Bearn fût parfaitement beau, il n'avait ni grâce, ni distinction ; sa chevelure noire, ses yeux fauves, la ligne hardie de ses sourcils, donnaient à sa physionomie une expression de dureté, et il y avait dans toute sa personne comme un arrière-goût de mauvaise compagnie. Peu à peu la conversation, que sa présence avait un moment interrompue, recommença, et personne n'eut plus l'air de prendre garde à lui. Alors se penchant vers Hélène, comme pour regarder encore sa broderie, il lui dit rapidement et à demi-voix :

—Vous savez mes conditions ? Je vous les ai fait connaître dans mon dernier billet.

—Oh ! Monsieur, murmura t-elle d'une voix plaintive, presque suppliante, quelle cruelle obstination !

—Acceptez, et je me retire sur-le-champ.

Elle hésita une minute ; puis, passant son mouchoir sur son front, couvert d'une sueur glacée, elle répondit avec une sorte de résolution : —Eh bien oui ! ce soir !

Un moment après, M. de Bearn prit congé de Mme d'Aire, à laquelle il dit qu'il allait sur-le-champ retourner à Paris, et sortit brusquement.

En traversant la salle de billard, il se trouva face à face avec Georges.

—Bonjour, Roqueville, lui dit-il familièrement ; je ne m'attendais guères à vous rencontrer ici.

Georges recula d'un pas et le regarda d'un air qui lui fit presque perdre sa consistance droite et son audacieux sang-froid.

—Vous m'en voulez à mort, reprit-il avec un mouvement d'épaules ; c'est bien, je le comprends. A votre place, je serais encore plus furieux que vous ; mais aussi, vous n'en seriez pas là si vous eussiez voulu entendre parler d'arrangement, mon cher cousin...

—Monsieur, ne m'appellez pas ainsi ! interrompit violemment Georges.—

—Oh ! oh ! ne nous fachons pas, dit M. de Bearn en tournant la tête vers la porte du salon ; pas de scène ; on pourrait vous entendre, et d'ailleurs qu'avez-vous à dire ? que nous avons plaidé, et que vous avez perdu votre procès ? mais je ne vois pas trop quel tort cela peut me faire.

En achevant ces mots, il prit des mains de son groom sa boîte à cigares et la formidable cravache, qui, disait-on, faisait trembler tous ses gens, puis il sortit en sifflottant un air de chasse. Georges le suivit d'un regard plein de mépris, de rage concentrée, et murmura : Quelque autre part peut-être nous nous retrouverons !

—M. de Roqueville ! dit une voix derrière lui. Il se retourna et vit Madame Dubourjas ; la vieille dame avait entendu l'exclamation de Georges, et elle était épouvantée de la sombre fureur qui animait son regard.

—M. de Roqueville, reprit-elle, ce n'est pas la première fois que vous rencontrez M. de Bearn ! Mais que s'est il donc passé entre vous et cet homme ?

—Madame, répondit Georges, avec une sorte de sang-froid, vous avez peut-être entendu dire que la perte d'un procès a causé la ruine de ma famille et la mienne ; qu'un parent a été mis en possession de toute notre fortune ! Eh ! bien M. de Bearn s'appelle aussi Roqueville, c'est contre lui que nous avons plaidé !... que nous avons perdu !...

—Comment ! c'est lui ! s'écria Mme Dubourjas ; je comprends ; c'est de vos dépouilles qu'il est riche ! Grand Dieu ! qu'il se passe d'iniquités en ce monde !

—Oh ! oui ! il s'y passe des choses qui paraissent douter de la Providence, dit Georges avec un sourire amer.

—Allons, calmez-vous, reprit affectueusement Mme Debourjas ; je conçois combien cette ren-

contre a été pénible pour vous ; mais c'est fini maintenant ; il faut espérer que cet affreux personnage ne reparaitra plus ici ; je me charge de faire savoir à la comtesse ce qu'il est ; vous ne pouvez pas en parler vous ; mais moi !... je parlerai aujourd'hui même.

—Demain, Madame, dit Georges, demain, quand je serai parti...

—Vous voulez partir ! interrompit Mme Dubourjas, pourquoi ? vous vous trouviez si bien ici ! Allons, cela n'a pas le sens commun de nous quitter ainsi ! Vous ne pouvez rien décider en ce moment ; vous avez l'esprit trop plein de trouble. Rentrez au salon, mon cher fils ; ce soir nous reparlerons de tout ceci en nous promenant dans la galerie.

Georges céda machinalement ; il suivit Mme Dubourjas et ne quitta plus le salon de la journée. Il lui sembla qu'Hélène était distraite, troublée, et il attribua sa préoccupation à la visite inattendue de M. de Bearn. Il ne s'expliquait pas l'effet qu'avait produit sur elle la présence de cet homme ; mais il comprenait bien qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle le haïssait peut-être ; il y avait du mépris, de la confusion, de la crainte dans le premier regard qu'elle avait jeté sur lui.

Le soir, il faisait un temps pluvieux, et l'on ne sortit point pour la promenade : les femmes s'établirent autour de la table à ouvrage ; le chevalier de Malte défia les hommes au piquet, et la comtesse fit mettre sur son guéridon les livres et les journaux. Hélène travaillait assise près de sa sœur ; mais, malgré tous ses efforts pour paraître calme, sa distraction, la brièveté de ses réponses décelaient un trouble qui semblait s'augmenter à mesure que l'heure avançait ; elle ne levait pas la vue de dessus son ouvrage, et s'en occupait avec une application machinale qui lui servait de contenance.

—Mon Dieu ! Hélène, que tu es laborieuse ce soir, lui dit la comtesse : on dirait qu'il s'agit d'une tâche à remplir ; va, je ne suis pas si pressée d'avoir mon tabouret. Puis, passant la main sur le front de la jeune fille, elle ajouta : Tu es pâle ! Est-ce que tu souffres ?

—Je suis bien, très-bien, ma bonne Régine, répondit vivement Hélène. Est-ce que nous ne ferons pas un peu de musique ce soir ?

—Nous avons un roman nouveau ; tu viens de proposer à ces dames d'en faire la lecture.

—Et la proposition a été adoptée à l'unanimité, ajouta Mme de Malvalat ; Albert lit avec beaucoup d'expression et de goût...

—Ma mère, je ne puis pas entendre ces éloges-là en face, interrompit-il avec un sourire, à travers lequel perçait un peu d'humeur ; vous êtes en vé-

rité trop prévenue en faveur de mes talents ; tout le monde ne peut pas me juger avec tant d'indulgence, et je ne sais maintenant si j'oserai lire tout haut.

—Je vous en prie, Monsieur, dit la comtesse en lui présentant le livre.

Le cercle se rétrécit autour de la table ; Hélène resta un peu en arrière, à l'ombre de la comtesse. Albert commença sa lecture ; un moment après, dix heures sonnèrent à l'horloge du château. La jeune fille tressaillit et laissa aller son ouvrage. Une minute après, elle se leva et sortit du salon. Georges la suivit des yeux avec une sorte d'inquiétude ; elle lui avait semblé toute tremblante et horriblement pâle.

Lorsqu'Albert eut achevé le premier chapitre du roman nouveau, Mme d'Aire l'arrêta.

—Ceci me semble terriblement ennuyeux, dit-elle, et ces dames ont l'air de penser comme moi.

—Je le crois bien, s'écria Mme Dubourjas ; mais allez, vous n'êtes n'êtes pas au bout de vos peines ; tantôt ce sera bien autre chose ; je connais le livre.

—Alors, je ne vois pas pourquoi nous l'achevons, reprit la comtesse : nous étions pourtant bien décidés à faire une lecture ce soir.

—Il serait aisé de trouver quelque chose de mieux dans la bibliothèque.

—Oh ! certainement ; M. de Malvalat, voulez-vous aller choisir ? nous nous fions à votre goût.

Albert se leva et dit à Georges. — Allons ensemble, M. de Roqueville !

La bibliothèque était à l'autre extrémité du château ; on y montait par un escalier tournant, après avoir traversé plusieurs pièces qui ne s'ouvraient qu'aux jours de réception. Le domestique qui précédait Georges et M. de Malvalat, une bougie à la main, remarqua avec quelque étonnement que la porte de l'escalier était ouverte.

—Est-ce que quelqu'un est venu ici ? dit-il, Mademoiselle peut-être ?

Ils montèrent ; tout était silencieux en haut ; il n'y avait personne dans la bibliothèque. La bougie éclairait à peine cette pièce assez semblable à une chapelle gothique. La voûte en ogive était ornée de pendentifs, une magnifique collection de livres tapissait les murs, et leurs reliures dorées éclataient sur les sombres panneaux en bois de noyer sculpté. Au milieu il y avait une table couverte d'objets d'art et de curiosités. Une ampoulette baissée devant les deux battants d'une porte curieusement ouvragés en cuivre, cachait l'entrée de la seconde pièce qui servait de cabinet de travail.

—C'est singulier ! dit Albert, il y a ici comme une odeur de tabac fumé ; on dirait que M. de Bearn y a passé ! Et comme Georges ne répondit rien, il ajouta : — Quel sot et vulgaire personnage que ce M. de Bearn ! il a une manière de regarder les gens qui donnerait envie de lui faire une impertinence.

Georges fit un mouvement de tête plein d'assentiment et resta debout contre la table tandis que M. de Malvalat parcourait les rayons de la bibliothèque en disant : — Je ne suis pas querelleur ; mais si je me retrouve jamais en face de ce grand monsieur autre part que dans le salon de Mme d'Aire, peut-être ne résisterai-je pas à l'envie de lui donner une leçon de savoir vivre.

—En ce cas, tenez moi pour votre second, dit froidement Georges.

—On n'y voit pas trop clair ici, murmura M. de Malvalat, en rapprochant la bougie pour parcourir les titres du regard.

—Allumez cette autre bougie, dit Georges en prenant un flambeau éteint sur la table.

Qui est-ce qui a laissé ce chandelier d'argent ici ? s'écria le domestique étonné, je l'avais mis ce soir dans la galerie.

En se retournant Georges ramassa quelque chose de blanc devant la table ; c'était un mouchoir de batiste qu'il reconnut au léger parfum dont il était imprégné, et que, par un mouvement instinctif, il se hâta de cacher sur sa poitrine.

—Elle est venue ici, pensa-t-il ; elle y est venue aujourd'hui ; mon dieu ! pourquoi ? pour y pleurer librement, peut-être, comme dans les allées du parc !

M. de Malvalat continuait à parcourir les rayons de la bibliothèque, ouvrant quelques livres, lisant de côté et d'autre quelques pages, et faisant tout haut ses commentaires, tandis que Georges l'écoutait, pensif, et errant sous sa main le mouchoir d'Hélène.

—Ah mon Dieu ! nous nous oublions ! dit tout à coup M. de Malvalat ; que doivent dire ces dames ? il y a au moins une grande demi-heure que nous sommes ici ! Voilà les *Lettres d'une Péruvienne*, c'est ma foi ce que j'ai trouvé de plus intéressant.

Quand ils rentrèrent au salon, Georges chercha Hélène du regard ; elle n'était pas encore revenue ; personne autre que lui ne parut s'en apercevoir. Il vint près de Mme Dubourjas, qui depuis un moment l'observait en silence.

—Mon cher fils, lui dit elle tout bas, c'est une des privilèges d'une vieille femme, de recevoir à toute heure qu'il lui plaît ; entrez chez moi ce soir avant de vous coucher, nous causerons.

Un quart-d'heure après, Hélène rentra dans le salon et vint s'asseoir derrière la comtesse, de manière à rester cachée dans l'ombre du vaste fauteuil où Mme d'Aire était comme ensevelie. Personne ne se dérangea ; M. de Malvalat continua sa lecture au milieu d'un profond silence. Tout à coup Hélène se leva en chancelant, fit quelques pas comme pour sortir, et tomba inanimé sur le parquet. On accourut, on la releva pâle et les membres agités de mouvements convulsifs ; Mme d'Aire l'appelait avec des cris d'effroi ; on essayait inutilement de lui faire reprendre ses sens ; tout le monde était dans la consternation. Il fallut l'emporter dans sa chambre, où toutes les dames la suivirent.

— Mon Dieu ! s'écria M. de Malvalat, ceci pourrait être le début de quelque maladie grave. On devrait envoyer chercher un médecin.

Puis il se mit à feuilleter les *Lettres d'une Péruvienne*. Georges n'avait rien dit ; il était appuyé à la cheminée, immobile, pâle, absorbé dans une affaire inquiétude.

Un moment après, Mme Dubourjas redescendit.

— Cela va mieux, dit-elle, c'était une crise nerveuse qui est déjà calmée. Allons, il n'y a plus de quoi s'effrayer. Mme d'Aire va passer une partie de la nuit près de sa sœur ; Mme de Malvalat veut veiller aussi. Quant à moi, me voilà rassurée, et je vais me coucher.

Mon cher fils, ajouta-t-elle en prenant le bras de Georges, voulez-vous me reconduire jusqu'à ma chambre ?

Quand ils furent seuls, elle lui dit, en le regardant en face, avec une sorte de commisération affectueuse : — Que vous avez eu un affreux moment ce soir, quand vous avez vu M. de Malvalat se précipiter vers Hélène et la relever mourante entre ses bras !

Georges cacha son visage dans ses mains et ne répondit que par une sourde exclamation.

— Vous aimez Hélène, reprit la vieille dame ; vous l'aimez, je l'ai vu ce soir. Hélas ! qu'espérez-vous ? Elle va épouser M. de Malvalat. Mon pauvre jeune ami, vous aviez raison ; il faut partir...

— Demain, dit Georges d'une voix brisée, demain ! Vous qui avez été si bonne pour moi, Madame, vous m'aidez à trouver un prétexte...

— Sans doute, répondit-elle, presque en pleurant ; et moi qui n'avais rien compris, rien deviné ! j'ai dû vous faire bien du mal avec mes chroniques !... M. de Malvalat ! M. de Bearn ! je hais tous ces gens-là !...

Le même soir, Georges fit ses préparatifs de départ. Lara le regardait d'un air triste ; il com-

prenait bien cette fois qu'il ne s'agissait pas d'une partie de chasse. — Oui, nous nous en allons ! lui dit Georges, nous allons retrouver notre petite chambre, nous allons reprendre la triste vie que nous n'aurions jamais dû quitter, mon pauvre Lara ! à présent je serai bien plus malheureux ! Là-bas je me souviendrai d'elle !...

VIII.

DEUX AMIS.

Georges quitta les Charmilles sans avoir revu Hélène ; il profita avec un triste courage de l'indisposition qui la retenait dans sa chambre pour se dispenser de lui faire ses adieux. Il partit dévoré de regrets, le cœur plein de souvenirs ; plus malheureux cent fois que pendant ses plus tristes jours de découragement et d'ennui. Lara semblait comprendre le morne abattement de son maître. Quand ils rentrèrent tous deux dans l'obscur petite chambre de l'hôtel Beauséjour, il vint se coucher devant le vieux fauteuil où Georges s'asseyait ordinairement, et répondit à peine au joyeux accueil de Clodomir, qui le caressait et secouait les deux mains de Georges en s'écriant :

— C'est vous, mon voisin ! déjà de retour ! Est-ce que vous ne vous êtes pas amusé là-bas ! Mon Dieu, que je suis aise de vous revoir !

Puis s'apercevant que Georges avait l'air souffrant et abattu, il ajouta : — Vous me raconterez tout cela demain ; à présent, il faut vous coucher. Bonne nuit ! je viendrai vous voir avant le déjeuner.

Lorsque Clodomir revint le lendemain matin, il trouva Georges dans son lit, pâle, les yeux cernés et allumés par la fièvre ; les mains sèches et brûlantes.

— Qu'est-ce donc que ceci, mon voisin ? s'écria-t-il avec inquiétude ; l'air de la campagne ne vous a pas été du tout favorable, à ce qu'il me paraît. Vous ne vous portez pas bien.

— Ce n'est rien, répondit Georges avec effort ; la fatigue... J'ai beaucoup chassé... Ensuite le voyage...

— Un voyage de dix-sept lieues, ce n'est pourtant pas le diable ! et par le bateau à vapeur encore... Quant à la chasse, c'est différent... Vous aurez pris une courbature. Vous avez mal à la tête, n'est-ce pas ?

— Oui ; j'éprouve un grand accablement ; le jour me fatigue ; voulez-vous fermer les rideaux ? répondit Georges, en passant la main sur ses yeux avec un long soupir.

— Hum ! se dit Clodomir en tirant le morceau de calicot bleu et blanc, ceci est plus grave qu'une courbature peut-être : j'aurais dû me faire

médecin comme j'en avais le projet... Bon ! voilà la bordure qui me reste dans la main ! horrible barraque, va !

Il revint près de Georges et lui dit en le regardant avec sollicitude :—Allons, cela ne sera rien ; nous allons vous soigner, vous guérir... J'ai un ami qui est médecin, un habile médecin ; nous le ferons venir si ce mal continue, moi je serai votre garde-malade et tout d'abord je m'installe...

A ces mots il sortit vivement et revint un instant après, traînant après lui son fauteuil et son oreiller qu'il mit sous la tête de Georges ; puis il alla chercher un vieux volume in-12, tiré du cabinet de lecture dont il avait épuisé toutes les nouveautés, et fit un verre d'eau sucrée pour le malade. Quand il eut fini tous ses préparatifs, il dit à Georges :—Mon voisin, me voilà : si vous avez sommeil dormez, si vous avez besoin de quelque chose demandez, si vous voulez parler je vous écoute, si vous n'avez rien à me dire, j'ai là un méchant roman qui me tiendra compagnie. Figurez-vous bien enfin que je suis votre garde-malade et agissez en conséquence.

—Merci, mon ami, dit Georges en lui tendant la main.

—Tenez, mon voisin, reprit Clodomir d'une voix plus émue, je ne sais rien de triste comme d'être malade et de rester seul ; moi d'abord j'en mourrais ! Il n'y aurait pas besoin de médecin pour m'enterrer ; ça ne serait pas drôle. Eh bien ! Lara, ajouta-t-il, en se tournant vers le chien qui, couché devant le lit, regardait tristement son maître, tu n'es pas malade toi, mon garçon !

A ces mots il l'attira à lui comme pour le caresser et prit une de ses pattes dont il regarda attentivement le dessous,—hum ! pensa-t-il, ces pattes-là n'ont pas énormément battu le terrain !

Alors Clodomir posa son livre et fit tant et de si étonnantes histoires, il fut si plaisant en racontant ses querelles, ses amours, ses grands paris au billard, ses bals masqués, que Georges, un peu distrait de ses souvenirs, écouta d'abord et finit insensiblement par tomber dans une sorte de somnolence. Bientôt une respiration plus égale et plus lente souleva sa poitrine, son visage se couvrit d'une moiteur légère et ses joues reprirent leur brune pâleur.

—Enfin, il dort, pensa Clodomir, ce n'est pas sans peine ! Quand j'étais petit ma bonne me faisait comme cela des histoires ; j'étais très-difficile à endormir ; mais ma foi ! Roqueville m'aurait encore rendu des points... Ici Lara !

Lara releva vivement sa bonne grosse tête. Clodomir avait fait un geste bien connu ; il avait mis la main dans la poche de sa robe de chambre

pour en tirer un morceau de sucre.—Voyons, Lara, reprit-il, dis-moi la vérité ; je suis bien sûr que tu ne mentiras pas. Nous n'avons pas beaucoup chassé, nous n'avons presque pas chassé ; tes quatre pattes me le disent. Dix-sept lieues par le bateau à vapeur ! Ce n'est pas non plus la fatigue du voyage qui cause ce mal subit. Et nos bottes, voyons nos bottes ! Elles n'ont guère plus fatigué que les pattes de Lara. Impossible donc que nous ayons une courbature, suite d'un exercice violent que nous n'avons pas pris ! Nous étions dans une maison riche, bien accueilli, choyé, amusé, nous pouvions nous croire chez nous ou à peu près. Nous étions partis pour un mois et nous revenons précipitamment au bout de quinze jours. Il y a quelque chose là-dessous.

En achevant ces déductions profondes, Clodomir se frappa le front et ajouta, en regardant la figure endormie de Georges : C'est là que nous avons mal, et nous dissimulons ! Au fait, s'il n'a pas encore confiance en moi !—Dis donc, Lara, qu'est-ce que nous pourrions faire pour nous amuser ? si nous fumions une pipe ? c'est-à-dire, non, je retire ma proposition. Si j'écrivais au papa ? bah ! je n'ai rien de nouveau à lui dire. Lara, mon ami, nous allons lire *Floristine* ou les *Mystères de la caverne*. Couche-toi là et dors, vous serez deux ; peut-être bien nous serons trois dans le moment...

Il s'enfonça dans son fauteuil et commença sa lecture, non sans tourner souvent un regard plein de sollicitude sur Georges. Lara se tenait immobile à ses pieds, et ne détournait pas de dessus son maître ses grands yeux intelligents et tristes. Le tableau était réellement touchant : Ce pauvre Clodomir, si bruyant, si grand parleur, ne tenant jamais en place, et qui, maintenant, s'inquiétait du frolement de la page qu'il allait tourner ; ce chien, fou, renuant comme tous ceux de sa race, couché, tapi dans son recoin, n'osant plus bouger, et sous les rideaux, le pauvre Georges, endormi, malade et grêlé par ses deux amis. En effet, c'étaient deux amis vrais, désintéressés, qui lui restaient à l'heure des regrets, de la solitude, de la douleur, des souffrances cruelles du corps et de l'âme.

Georges s'éveilla bientôt, et promena un regard moins abattu autour de lui.

—Eh bien ! dit Clodomir, comment allons-nous ?

—Mieux, mon ami, merci. Il me semble que j'ai dormi long-temps ; quelle heure est-il ?

—Midi, répondit Dumillet en regardant la pendule ; pas possible !... Ah ! bah ! voilà la vingtième fois que je suis attrapé par cette patraque ! Attendez, je vais chercher l'horloge que m'a donnée mon père. Si nous avions

besoin d'une bassinoire, elle peut servir à deux fins.

—Mon bon voisin, dit Georges, quand Dumillet revint, que je suis reconnaissant de vos soins ! Cela fait tant de bien d'être aimé, d'être plaint quand on souffre ! Heureusement, je ne suis pas tombé malade là-bas !

—Je crois bien que vous en avez rapporté tout votre mal, dit Clodomir en hochant la tête ; vous avez des soucis....

—Des peines cruelles, il est vrai, répondit Georges avec amertume ; c'est ma faute, je suis allé les chercher ! Dumillet, savez-vous qui j'ai rencontré aux Charmilles ? M. de Roqueville-Bearn !

—Roqueville-Bearn ! répéta Clodomir étonné ; ce doit être un de vos parents. Eh bien ! cela ne vous a pas fait plaisir ?

—Vous ne savez pas....c'est vrai....ma pauvre tête se perd, je commence par la fin, dit Georges en passant la main sur son front ; je vais vous faire l'histoire des Roqueville-Bearn ; écoutez !

Il conta alors en quelques mots l'histoire du procès. A la fin du récit, Clodomir laissa échapper une exclamation énergique, et dit d'un air convaincu :—Je comprends que cette rencontre a dû vous ôter tout l'agrément de votre voyage.

—Ce n'est pas tout encore, reprit Georges ; si vous saviez !...

—Je parie que vous êtes amoureux ! s'écria Clodomir, frappé d'un soupçon subit.

—Oui, répondit Georges d'une voix plus basse, j'aime comme un fou, j'aime sans espoir une jeune fille, belle, riche, enviée, et qui peut choisir entre les plus grands partis de France. Celui qu'elle a préféré est maintenant aux Charmilles. Tout est convenu, arrangé entre les deux familles ; elle se mariera bientôt....

—Bah ! bah ! interrompit Clodomir, il n'y a rien de fait tant qu'on n'est pas revenu de la mairie et de l'église. Qu'a-t-il de plus que vous, ce prétendu ? Il est riche ; mais puisqu'elle l'est aussi, elle ne doit pas trop regarder à cela. Il est noble ? et vous ! n'êtes-vous pas le comte de Roqueville, d'une des plus grandes familles de la Normandie ? Quant à la figure, je ne le connais pas ; mais là, sans flatterie, je doute qu'il soit mieux que vous. A votre place, mon voisin, je n'aurais pas quitté la partie ; je serais resté, je serais resté, certainement !

—Hélas ! pour être témoin de mon malheur !

—Du tout, du tout ; pour essayer de l'emporter sur un rival odieux ! Vous ne savez pas mon voisin, ce que c'est que la volonté en amour. Il faut que je vous cite à ce propos un exemple,

une aventure qui m'est arrivée à moi. Figurez-vous que j'étais amoureux d'une petite fleuriste, jolie comme les amours, Paméla ; une enfant adorable ; des yeux longs comme le doigt, des cils noirs, des cheveux blonds, des mains blanches, une vraie perle enfin. J'en devins hébété, je ne mangeais plus, je ne lisais plus, je ne fumais plus ; je tournais en Nabuchodonosor. Je me présente ; on ne me reçoit ni bien ni mal. Il y avait là un grand d'able assez bien bâti, qui lui faisait les yeux doux en pure perte depuis trois mois, et un petit brun gentil, frisé, pommadé, avec des jabots et des manchettes retournées, dont elle semblait écouter plus volontiers les soupirs. Diable ! dis-je d'abord, ça n'est pas drôle ! J'étais désespéré. Mais tout d'un coup je réfléchis, je me dis : ce monsieur est bien, je ne suis pas mal ; il aime Paméla, je l'aime aussi ; il est là, on ne m'a pas encore renvoyé. Essayons ; c'est au petit bonheur. Je ne quittai donc pas la place. D'abord, j'eus de mauvais moments, Paméla disait de ces petits mots, et laissait voir pour mon rival de ces préférences qui vous font sécher le cœur de jalousie ; mais je persistai bon. A la fin, elle s'aperçut que le petit brun n'était qu'un paltoquet, capable de compromettre une jeune fille par ses bavardages, un égoïste, un débauché, tandis que moi j'avais la réputation d'un garçon rangé, d'un bon enfant. Elle finit par m'aimer, cette pauvre Paméla, et je ne l'ai pas rendue malheureuse, je m'en flatte ! nous vivions tranquilles et contents comme deux petits anges !

—Mais cela n'a pas duré ? demanda Georges avec intérêt.

—Hélas ! Ce ne fut ni sa faute ni la mienne, répondit Clodomir, en passant son foulard sur ses yeux, la pauvre enfant est morte. Je ne l'ai pas quittée jusqu'au dernier moment ; j'ai eu son dernier soupir ! Une si charmante créature que j'aimais tant ! J'ai failli en perdre la raison. Et maintenant encore quand j'y songe ! Allez, ça n'est pas drôle !

—Mon pauvre ami, dit Georges, vous le voyez bien ; chacun a ses peines ici-bas, même vous, l'homme le plus heureux de la terre.

—C'est pourtant vrai ! allons ! qu'avais-je besoin de me remémorer tout cela pour vous attrister encore davantage ! Parlons de vous. Il faut d'abord vous soigner, vous rétablir ; puis nous verrons ; en attendant, vous me raconterez vos peines, cela soulage et fait passer le temps. Tenez, il est déjà près de cinq heures. Ici, Lara ; nous allons dîner ensemble, mon garçon, puis nous reviendrons ici faire la veillée ; ça te va, n'est-ce pas ?

Le lendemain Georges était mieux, il essaya

de reprendre ses livres, son travail ordinaire. Mais son esprit préoccupé d'une idée fixe, ne pouvait s'arrêter à rien : il ne pouvait songer qu'à ce passé si proche encore de lui, et qui dominait le souvenir de tous les événements de sa vie. La tête blonde d'Hélène semblait passer devant ses yeux fermés ; il la revoyait tantôt souriante et radieuse comme pendant les premiers jours de son arrivée aux Charmilles, tantôt pâle et baignée de larmes, comme il l'avait surprise dans le labyrinthe. Clodomir le trouva plongé dans cette rêverie sombre, et comprit qu'il essaierait vainement de l'en distraire.

— Mon voisin, dit-il, vous n'avez pas besoin de moi ? je vais promener Lara. Tandis que vous serez seul, vous devriez bien écrire à cette bonne Mme Neal, dont vous avez encore eu une lettre ce matin ; elle est en peine de vous peut-être, ainsi que votre père.

— Vous avez raison, Dumillet, dit vivement Georges ; comme je les oubliais tous deux !

Il repoussa ses livres, prit la plume, et écrivit :

“ Paris, le 20 juin 18....

“ En ce moment, Thérèse, vous attendez peut-être une lettre de moi, datée des Charmilles ; vous vous entretenez avec mon père de l'accueil que m'a fait Mme d'Aire ; vous vous réjouissez de la bonne hospitalité que j'ai reçue dans sa maison. Hélas ! un sort fatal, les folies de mon propre cœur, ont bientôt oublié le bonheur tranquille et doux que j'avais retrouvé dans cet intérieur qui m'a un instant rappelé le nôtre, Thérèse. Oui, un instant il m'a semblé n'avoir rien perdu, il m'a semblé que j'étais encore l'heureux Georges de Roqueville, celui dont la vie était si paisible, si pleine de prospérités, et dont l'avenir semblait si beau ; mais ce bonheur était comme un rêve, au milieu duquel la rude main du malheur m'a réveillé.

“ Vous ne me comprenez pas, Thérèse ! je vous parais fou, mon Dieu ! ou peut-être m'avez-vous deviné ? Eh bien ! oui, il est vrai, j'aime Hélène ! Allez, c'est malgré moi ; je ne me suis pas livré à cette passion insensée ; elle s'est emparée de moi subitement, presque à mon insu, sans que j'aie eu le temps de m'en défendre. J'ai fui, je suis revenu ici, dans cette chambre nue et solitaire, où j'étais triste souvent, mais où je travaillais du moins l'âme tranquille. J'essais d'oublier, de reprendre mes anciennes et laborieuses habitudes, d'accoutumer encore mes yeux à cette pauvreté, mon cœur à cet isolement ; j'y parviendrai. Quand je me trouverai mal ici, Thérèse, je me souviendrai de ce que j'ai souffert pendant les derniers jours que j'ai passés aux Charmilles. Mme d'Aire vous l'annoncera bientôt, mon amie : Hélène va se marier avec un

homme qu'elle aime, avec un homme fort digne d'elle. J'espère qu'elle sera heureuse ; elle est environnée de tous les avantages qui peuvent assurer un long et inaltérable bonheur. Et cependant Thérèse, il y a dans cette belle destinée quelque malheur que je ne puis deviner, que tout le monde ignore. Hélène a une peine secrète et profonde, je l'ai vue pleurer ! Mais ses chagrins passeront ; elle les confiera à celui dont elle sera bientôt la femme, il l'en consolera. Moi j'avais pour ainsi dire surpris ses larmes, elle ne m'a rien dit, je ne sais rien. Oh ! si elle avait compris quel ami fidèle et sûr elle a en moi, elle m'aurait tout confié. Mais non, elle ne le pouvait pas, elle ne le devait pas... ; à quel titre obtiendrais-je son amitié, sa confiance ? Je ne suis pour elle qu'un étranger.

“ Vous le voyez, je suis bien malheureux, mon amie ; mais j'aurai du courage contre cette passion insensée ; je sais pour quels devoirs je dois vivre ; je serai digne de mon père, de vous....

“ Adieu Thérèse, écrivez-moi, songez que vos lettres seront ma consolation, la seule joie de mes longues journées de travail ; vous avez vu jusqu'au fond de mon pauvre cœur ; je vous en ai montré les blessures. Hélas, guérissez-moi !”

Un moment après, Clodomir rentra.

— Mon voisin, dit-il, savez-vous que Lara a des connaissances à Paris ? Nous étions allés ensemble manger une brioche, en regardant l'obélisque. Tout-à-coup je vois sauter devant nous un magnifique chien tout semblable au vôtre, qui se met à nous faire fête. Certainement lui et Lara se sont déjà vus quelque part. Malheureusement la reconnaissance n'a pu être longue ; le maître du chien, un grand monsieur, assez bel homme, qui allait à cheval vers les Champs-Élysées, l'a rappelé et ils sont partis tous deux au galop... Le chien s'appelle Stop.

— C'est étrange ! dit Georges en changeant de couleur. Est-ce que M. de Malvalat ne serait plus aux Charmilles !

[A CONTINUER]

NAISSANCE,

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE IDÉE.

A propos d'idée, les gens du monde en ont de fort singulières sur les gens de lettres.

Ils veulent bien leur accorder de l'esprit, quelquefois même du talent, mais ils leur reconnaissent rarement du bon sens, et presque toujours leur refusent-ils la qualité d'honnêtes gens. La réputation d'improbité faite aux littérateurs par les gens du monde, tient à différentes causes inutiles à reproduire ici. Bornons-nous à dire que quelques écrivains ont été ou peuvent être

accusés de vol, c'est plutôt du vol d'une idée que du vol d'un mouchoir. Presque tous les hommes de lettres ont des mouchoirs, mais ils n'ont pas tous des idées. M. X... fait partie de ces derniers.

Quant à M. Scribe, il est du nombre des littérateurs qui ont, tout à la fois, et beaucoup d'idées et beaucoup de mouchoirs. Il en a pour quatre-vingt mille livres de rentes. Cependant, par cet instinct de jalousie qui pousse les impuissants et les visifs à rabaisser tout ce qui est puissant et tout ce qui est laborieux, on répète sans cesse que M. Scribe n'est pas l'auteur des trois ou quatre cents pièces auxquelles il doit sa gloire et sa fortune ; que des jeunes gens lui ont apporté *cela tout fait*, et que lui, il s'est contenté d'y mettre son nom ; une douzaine de couplets jetés à travers les scènes légèrement modifiées ; plus quelques traits d'esprit à la Scribe, afin d'imprimer son cachet à l'œuvre ; et puis, rien autre chose.

Je ne connais pas M. Scribe, mais je suis lié avec beaucoup d'auteurs qui le connaissent intimement, qui ont été honorés de sa collaboration ; et tous s'accordent à le considérer, non comme le collaborateur, mais comme l'auteur des pièces qu'ils ont faites avec lui. Un d'entre eux, C., honnête et loyal garçon, me disait un jour : " J'ai fait, pour ma part, au moins douze pièces avec Scribe ; mais le diable m'emporte si jamais j'y ai mis un mot."

J'ai colporté et distribué partout, gratuitement, une anecdote que mes confrères les journalistes ont oublié de vendre à leurs lecteurs ; cet oubli, peut-être ne ferais-je pas mal de le réparer moi-même. *Scripta manent*. Pardon ! l'amour de la vérité m'entraîne jusqu'à parler latin. Au fait, cela peut me servir de transition.

Le latin, M. Scribe et X... l'avaient étudié ensemble à Sainte-Barbe. A peine au sortir du collège, M. Scribe devint ce que vous savez ; X... ne devint rien.

Une nuit où X..., armé d'une lanterne sourde, cherchait un mélodrame dans son cerveau, une idée en jaillit tout à coup et l'illumina.

Cette idée était grande comme père et mère ; elle marchait sur cinq actes (un autre dirait sur cinq pattes) et jouait fort agréablement du poignard. X... en frémit de joie ; mais peu à peu sa joie fit place au découragement. A force d'examiner son idée sous toutes les faces, il s'aperçut qu'il était accouché d'un monstre. Il crut voir un ours. Il eut peur, lécha son horrible progéniture, la pétrit sous sa plume, la réduisit à des proportions à peu près humaines, et le monstre se transforma : de mélodrame qu'il était, il devint vaudeville, et bien plus, vaudeville

sentant je ne sais quel parfum de Gymnase. Du moins, X... crut lui trouver ce parfum-là.

Mais comment faire recevoir un vaudeville au Gymnase ? Ce n'a été chose facile en aucun temps. Par bonheur, X... se ressouvint de M. Scribe, son camarade de collège, et il alla le voir.

Je passe rapidement sur la scène de reconnaissance.

X... tira son idée de sa poche et la lui au futur académicien, car, à cette époque, M. Scribe n'était encore immortel que par ses ouvrages. Le futur académicien écouta fort attentivement le dramaturge-vaudevilliste ; puis, quand la lecture fut achevée :—Pendant que tu me lisais ta pièce, dit-il à son ex-camarade, je cherchais, je combinai... Oui, il y a une idée dans ce que tu m'as apporté là... et même une véritable idée de vaudeville ; mais tiens, d'abord, écoute un peu comment il me semble que l'on pourrait arranger ton dénouement.

Et alors M. Scribe, prenant l'idée de X... par la queue, la retourne sens dessus dessous et devant derrière, comme on fait d'un bonnet de coton. Après quoi, enfourchant la queue de la bête, il se mit à voyager avec elle dans des pays tout à fait inconnus à ce bon X..., qui s'émerveillait et avait grand'peine à suivre le cavalier et la monture.

—Tu m'as parfaitement suivi, n'est-ce pas ?

—Parfaitement, dit l'autre tout essoufflé.

—Et bien ! à présent retourne chez toi, jette sur le papier tout ce que nous avons dit (X... n'avait pas dit un mot), et tu me rapporteras cela dans quelques jours, en forme de plan, de scénario un peu détaillé.

Au bout de quelques jours, X... revint avec un scénario excessivement détaillé. M. Scribe fit subir au scénario une transformation complète ; puis, la marche des scènes étant, cette fois, irrévocablement fixée, il dit à son collaborateur : Maintenant, tu vas remporter ce plan et en écrire toutes les scènes.

—Toutes les scènes ! avec les couplets ?

—Non... sans les couplets. Je les fera', moi, ajouta-t-il en souriant ; c'est ma partie.

Ah ! le farceur ! pensa X... ; à lui la gloire et à moi la peine ! ce que c'est pourtant que le monde ! on a bien raison de dire !

X... fit encore plusieurs autres réflexions philosophiques de cette force-là ; et, rentré dans ce qu'il appelait son cabinet de travail, il se mit à la besogne, pointillant ses phrases, aiguïsant ses mots, alambiquant le peu d'esprit qu'il avait, et le tout pour la plus grande gloire de Scribe, qui devait signer cela de son nom.

Laissons-le finir sa pénible tâche, et transportons-nous avec lui chez M. Scribe, un mois après la seconde entrevue.

—Eh bien ! te voilà ? tu as fini ?

—Oui, mon cher, et j'espère que tu seras content. J'ai passé tout un grand mois dessus. Mais aussi, c'est filé !... Je me suis donné un mal... Veut-tu que je te lise ?

—Non, non, c'est inutile ; je lirai, moi-même, plus tard, à tête reposée. Laisse-là ton manuscrit, et ne t'inquiète pas du reste. Je verrai Poisson, nous causerons tous les deux de la pièce, et je t'écrirai le jour où nous la lirons aux acteurs ; car il faut que tu sois à la lecture aux acteurs.

—Comment ! s'il faut que j'y sois ! Mais j'y tiens beaucoup.

—Alors, c'est convenu, je t'écrirai.

En effet, à quelque temps de là, X... recut de M. Scribe ce petit billet :

“ Nous lisons aux acteurs à onze heures et demie ; sois chez moi à onze, je veux te parler avant la lecture. ”

Que diable peut-il avoir à me dire ? pensa X... ; quelque changement qu'il veut me faire faire ! Il me semble pourtant que j'ai déjà fait plus que ma part ! Est-il paresseux donc, ce Scribe !

Lorsque X... entra, M. Scribe achevait une comédie en cinq actes pour le Théâtre-Français ; il fit sa dernière scène pendant que X... écoutait sonner onze heures à la pendule.

—Là, maintenant, dit-il, que j'en ai fini avec la Comédie Française, nous allons aller au Gymnase. Mais avant tout, mon cher X..., je dois te prévenir d'une chose : j'ai fait quelques changements à ta pièce.

—Tu as fait quelques changements ?... Ah ! bien ! c'est... c'est bien. Cependant, j'espère que tu n'as pas touché à la grande scène de l'amant qui...

—Justement celle-là : tiens ! tu l'avais parfaitement rendue ; tu avais compris la situation !... Ah !... Et ton dialogue !... Que de naturel ! que de verve, d'esprit !... Je suis bien fâché, va !

—Et de quoi donc ?

Eh bien ! d'avoir eu la sottisse de vouloir ajouter un mot à cette scène ; tu sais ce que c'est. Un mot en entraîne un autre ; et puis on coupe, on taille, on bouleverse... Enfin, je t'ai massacré, mon cher ; et c'est une tout autre pièce que tu vas entendre...

—Comment ! tu n'as rien conservé ?

—Si !... différentes petites choses... et puis le

fond de ta première idée... Car, en définitive, c'est ton idée, à toi... une idée charmante, mais qui sans doute aura disparu complètement sous le bavardage des détails... parce que moi, tu sais, je suis tout détail... Toi, tu es l'homme solide, l'homme du fond, la pièce de résistance. Pauvre garçon ! t'es-tu donné un mal pour ce vaudeville-là ! D'abord, comme je te le disais, tu m'en as apporté l'idée ; ensuite tu as fait le scénario ; ensuite tu as écrit la pièce d'un bout à l'autre ! Tu peux te vanter, par exemple, d'avoir joliment fait ta part !

C'est ainsi que, par une prévoyante délicatesse, M. Scribe adoucissait le coup porté à l'amour-propre de son collaborateur ; tout ce qu'il lui avait fait faire, le scénario, la pièce, ne pouvait servir à rien ; M. Scribe ne s'en doutait que trop à l'avance ; la charge devait peser toute entière sur lui seul ; mais il ne voulait pas que son collaborateur pût lui dire, soit raison, soit orgueil blessé : J'en ai rien fait à cet ouvrage ; garde pour vous la gloire et l'argent.

Il est inutile d'ajouter que, de tout le travail de X..., M. Scribe n'avait conservé que le titre de la pièce. Celle que M. X... vit jouer sous le nom de M. Scribe et sous le sien, lui était complètement inconnue ; ce qui fut cause qu'elle obtint un très grand succès.

CONDITIONS.



LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÈCHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÈCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.